

SEMAINE POLITIQUE

L'événement politique de la semaine, c'est l'élection par acclamation du représentant de la division de Bruce Sud, M. Blake, ministre de la Justice.

Dans la province de Québec, l'approche des élections locales, les appréhensions ou la confiance qu'elles donnent aux deux partis, sont la préoccupation générale. Les candidats, nombreux dans la plupart des comtés, ont commencé la besogne électorale, et la semaine prochaine, nous pourrions donner les noms de tous ces combattants.

Inutile de mentionner la rencontre à Ste. Croix (Lottinière) de l'hon. M. de Boucherville et de M. Joly, chef de l'opposition.

Aux Etats-Unis, deux événements importants : la lettre relative au *third term*, que le Président vient d'adresser au général Whyte, qui présidait la récente convention républicaine en Pensylvanie, et la célébration du *Decoration Day*. Dans sa lettre, le Président exprime ses vues avec franchise et une grande simplicité, et nous croyons que le peuple trouvera ses explications satisfaisantes.

Nous détachons de cette missive, qui fera époque, les quelques lignes ci-dessous :

La question du nombre des périodes présidentielles que l'on peut permettre à un seul homme de remplir ne peut être posée légitimement que sous la forme d'un projet d'amendement constitutionnel, sur lequel tous les partis politiques peuvent se prononcer, et qui fixerait le temps ou le nombre de périodes pour lequel un homme pourrait être élu président. Jusqu'à l'adoption d'un tel amendement, le peuple ne peut être limité dans son choix, si ce n'est comme il l'est maintenant par les conditions d'âge, de naissance, etc.

Il peut arriver, dans l'histoire future du pays, que le fait de changer l'Exécutif pour la seule raison qu'il a été huit ans en fonctions ait des conséquences funestes, peut-être même désastreuses. L'idée qu'un homme peut s'élire lui-même président, ou seulement poser sa candidature, est absurde. Supposer une pareille chose, c'est mettre en doute l'intelligence et le patriotisme du peuple. Tout homme peut ruiner les chances qu'il a d'être élu ; mais il n'est donné à personne d'imposer son élection ou seulement sa candidature.

En résumé, je ne suis pas et je n'ai jamais été candidat à la réélection. Je n'accepterais pas la candidature si elle m'était offerte, à moins que cela n'arrivât dans des circonstances qui m'en feraient un impérieux devoir, circonstances qui ne se présenteront probablement pas.

A propos du *Decoration Day* (anniversaire de l'hommage rendu aux soldats tombés pendant la guerre de la sécession), célébré samedi, le 29, dans plusieurs Etats, et qui l'a été lundi dans celui de New-York, le *Herald* fait les réflexions suivantes :

« Les tombeaux qui semblaient diviser le Nord et le Sud sont devenus comme le rendez vous des anciens ennemis qui viennent y consommer leur réconciliation. Sans ces paisibles monticules, nous ne saurions pas combien la nation, naguère déchirée par la haine et la colère, est aujourd'hui cordialement unie.

« C'est une grande consolation de savoir que les plus tristes souvenirs légués par la guerre n'inspirent désormais à notre peuple que la paix et la fraternité. »

On ne peut, franchement, que s'associer à de semblables sentiments.

Dans le cours de cette même semaine, monseigneur Roncetti, amlégat du pape, accompagné du comte Marefoschi, de la garde pontificale, de M. Thomas Murphy, ancien collecteur des douanes à New-York, et de plusieurs ecclésiastiques, a rendu visite au président Grant ainsi qu'à tous les membres du Cabinet.

En France, le ministre de la guerre a demandé à l'Assemblée un crédit de cinquante et un millions de francs pour les travaux à faire aux fortifications et pour l'achat du matériel de guerre.

On prétend que ce nouveau crédit n'est

point du tout du goût de la Prusse, qui cependant ne peut trop rien dire.

La nouvelle commission des Trente s'est donné pour président M. de Lavergne, membre du centre-droit rallié à la République, ou plutôt chef d'un groupe auquel il a donné son nom, et qui, comme le groupe Wallon, a contribué à l'adoption des lois constitutionnelles du 25 février. M. de Lavergne a rempli des fonctions publiques sous Louis-Philippe et ne s'est jamais rallié à l'Empire.

Rien de changé à la situation des affaires en Espagne ; escarmouches continues, et dernièrement, mort d'un amiral alphonse tué par une bombe ennemie.

D'Angleterre, il ne nous arrive rien d'important. On avait parlé de la retraite de M. Disraeli, mais il n'en est plus question aujourd'hui. Ce dont on s'occupe, c'est de la traversée du capitaine Boynton, à qui la reine et le prince de Galles ont envoyé des dépêches de félicitation, et du départ des navires *Alert* et *Discovery*, de l'expédition arctique. Des milliers de curieux assistaient à leur départ, qui a suscité un vif enthousiasme et de bruyants hurrahs.

Le bruit court aussi que le préfet de la Seine ira prochainement à Londres pour rendre au lord-maire la visite que celui-ci a faite à Paris. On s'attend à de grandes fêtes.

Les principaux fonctionnaires municipaux d'Europe et d'Amérique seront invités à Londres à cette occasion.

A. ACHINTRE.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »
« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
(BROWNING.)

XXVII

(Suite)

Je la reconnus à l'instant, et il me sembla voir à travers son masque l'éclat sinistre de ses yeux bleus. Elle traversa le corridor et elle entra dans la salle où elle disparut. Alors il me prit de la tête aux pieds un affreux tremblement, ma vue se troubla, et je sentis que la force me manquait. J'eus la pensée que si je n'étais pas le masque qui me suffoquait, j'allais mourir à cette place, et cependant je comprenais encore qu'à tout prix il fallait le conserver. Je jetais autour de moi des regards désespérés, cherchant des yeux Stella, et oubliant que je n'étais plus reconnaissable pour elle, lors même qu'elle eût songé à me chercher si loin de la place où elle m'avait laissée. Quel supplice, grand Dieu ! Je n'avais plus ni force ni voix, je sentais mes genoux fléchir, lorsque, oh ! bonheur inespéré ! je vis passer devant moi Mario ! Le cri étouffé que je poussai expira sur mes lèvres et ne parvint pas à son oreille. Mais il vit mon mouvement, il sentit ma main s'appuyer sur son bras, et il s'arrêta. Il commençait à me dire les paroles d'usage en pareil cas ; mais comme je ne répondais pas, et que j'avais cependant recouvré, à sa vue, assez de force pour l'entraîner vers la porte, il suivit pendant quelques instants sans résistance l'impulsion que je lui donnais ; mais, au moment de sortir, il m'arrêta d'un air surpris et il me dit :

— Je suis prêt à te suivre où tu voudras, beau masque ; mais sais-tu toi-même où tu me conduis ?

Je ne pus qu'incliner la tête en signe d'affirmation, et il me laissa l'emporter jusque dans la rue. Dès que nous fûmes dehors, j'arrachai mon masque pour respirer, et j'eus alors la force de lui dire :

— C'est moi, Mario ! Aide-moi à quitter ce lieu maudit !

— Ginevra ! s'écria-t-il.

Il me fit faire quelques pas pour regarder mon visage à la lueur des torches allumées près de là. Il eut l'air épouvanté à ma vue. Mes traits étaient décomposés et couverts d'une pâleur livide.

— Ma sœur, reprit-il gravement, qu'est-il arrivé ? Comment es-tu seule en ce lieu à cette heure ? Où est Lorenzo ? Veux-tu que je le fasse appeler ?

— Non, non ! oh ! non ! m'écriai-je avec angoisse. Sur ton âme, Mario, tais-toi ! Aide-moi à partir, te dis-je. Je ne te demande que cela. Fais-le et ne m'interroge pas.

Son visage s'assombrit ; il prit mon bras en silence et me conduisit ainsi jusqu'au lieu où il avait laissé sa voiture. J'y montai, et j'allais partir sans dire un mot de plus, lorsque je me souvins de Stella.

J'hésitai cependant à la livrer aux mordantes critiques et peut-être même aux soupçons que je voyais déjà naître dans l'esprit ombrageux de mon frère. Aussi je lui dis d'une voix suppliante :

— Encore un service, Mario, que tu ne refuseras, j'en suis sûre, ni à ta sœur ni à aucune autre femme : je ne suis pas venue seule.

Sa physionomie prit, en entendant ces mots, une expression à laquelle je répondis par un sourire de dédain.

— Croiriez-vous, par hasard, mon frère, que, n'étant pas venue ici sous l'escorte de Lorenzo, j'ai accepté celle d'un autre ?

Je me tus un moment, à la fois irritée et impatientée ; enfin je lui dis :

— En vérité, Mario, s'il faut que tu le saches, c'est lui, c'est Lorenzo que je venais chercher. Je voulais faire une plaisanterie... l'intriguer... m'amuser un peu.

Je pense que mon sourire, en parlant ainsi, était effrayant, car mon frère me regardait avec inquiétude, et cependant mon explication semblait le satisfaire.

— Mais, poursuivis-je, j'ai été punie... terriblement punie... J'ai manqué mon but... et j'ai cru mourir dans cette foule.

Je ne pus en dire davantage : les larmes que je ne pouvais plus réprimer me couvraient la voix.

Mario se radoucit tout à fait.

XXIX

Huit jours après cette soirée, un changement, le plus imprévu de tous, était survenu dans tout l'ensemble de ma vie, un changement qui d'abord m'apporta tant de bien-être que je ne craignis pas de m'imaginer et de dire que, « dans l'heure où j'en éprouvais le besoin le plus extrême, le ciel m'avait envoyé un ami. »

Il faut avouer cependant que l'heure et le moment où j'avais vu reparaître soudainement devant moi Gilbert de Kergy n'étaient pas exactement de ceux où il pût m'être permis d'attendre en ma faveur une intervention extraordinaire de la Providence. Je dois même dire qu'à sa vue le premier sentiment que j'éprouvai, ce fut une confusion extrême de m'être montrée à ses yeux sous un aspect si différent de celui dont il avait gardé la mémoire, et en réalité si différent de celui qui était habituellement le mien. Cette confusion, ajoutée à la fatigue, au dégoût, à la réaction douloureuse qui devait inévitablement suivre le moment d'ivresse volontaire que je m'étais procuré, me ramena chez moi dans une disposition d'esprit absolument contraire à celle où je me trouvais en sortant. Je m'étais regardée dans la glace, avec une grande complaisance, deux heures auparavant ; maintenant, lorsque, dans cette même glace, je revis mon image toute resplendissante des bijoux et des fleurs dont j'étais parée, j'en détournai la vue avec déplaisir, et, si j'eusse été avertie en ce moment que je portais cette brillante parure pour la dernière fois, je ne sais si j'en aurais éprouvé le moindre regret.

J'étais à la hâte mes diamants et mes perles, je me débarrassai de ma robe de bal, et, lorsque enfin je me retrouvai seule et face à face avec les pensées que j'avais fait tant de vains efforts pour fuir, alors, pour la première fois depuis mon entrevue avec Lorenzo, un flot de larmes vint me soulager. Alors aussi la nature de la distraction que j'avais cherchée m'apparut dans toute sa futilité, et le souvenir de Gilbert vint ajouter à la honte que j'en ressentais en me retraçant son sourire et l'accent railleur de ses paroles. Ce n'était point ainsi qu'il m'avait parlé à Paris ; ce n'était point là ce langage grave et respectueux, cette expression, cette attitude si différente de celle de tout autre, dont j'avais été à la fois si touchée et si flattée. Ce contraste me faisait rougir, et il me tardait de le revoir, pour effacer le plus complètement possible cette dernière impression.

Il me tardait aussi de parler de Diane et de sa mère. En un mot, mille souvenirs, aussi étrangers que possible à ce qui m'entourait aujourd'hui, surgissaient dans ma pensée et m'entraînaient plus efficacement que toute autre distraction hors de la région de mes peines actuelles. Je m'en dormis plus calme que je n'aurais pu le prévoir à la fin de cette orageuse journée, et le lendemain, à mon réveil, le premier retour au sentiment de ma souffrance de

la veille fut accompagné de la pensée que, dans cette même journée, il m'était survenu un événement important et heureux qui servait quelque peu à alléger le poids du reste.

Gilbert m'avait demandé à quelle heure il pourrait me trouver, et je l'attendis à celle que je lui avais donnée. Je l'attendis avec joie et sans aucun embarras autre que celui dont je viens de parler, et qui tenait seulement au souvenir de la soirée de la veille. Il vint exactement, et lorsqu'il m'eut regardée et que nous eûmes échangé quelques paroles, je m'aperçus bientôt qu'il redevenait le même qu'autrefois : cela me accommoda un peu avec moi-même. Nous parlâmes de Paris, de l'hôtel de Kergy, de mille autres choses encore, et, comme alors, sa conversation me rendit attentive, m'enleva au souvenir de mes peines et réveilla dans mon esprit, sur une foule de sujets, un intérêt étranger à moi-même et à celui qui me parlait.

Au moment de me quitter, il me dit en souriant avec quelque retour de l'ironie de la veille :

— J'imagine, madame, que, du moins tant que durera le carnaval, on ne peut plus se flatter de vous rencontrer chez vous ?

— Détrompez-vous, me hâtai-je de lui répondre en rougissant. Quoi que vous ayez pu en penser hier, je n'aime pas la danse ; je vais très rarement seule au bal, et il est certain que je n'y retournerai pas cette année. En tout, la soirée d'hier était pour moi une exception.

— En vérité ? me trouverez-vous trop hardi si je vous avoue que ce que vous me dites me fait plaisir ?

Il me dit ces mots d'un ton si franc et si naturel qu'ils me mirent à l'aise, et que je lui dis en riant :

— Vous aimiez mieux ma première manière ? Eh bien, je trouve que vous avez raison, et laissez-moi vous en assurer, c'est celle-là qui est la vraie.

Lorsqu'il me quitta, je lui dis à revoir, et depuis ce jour il ne s'en était plus, en effet, passé un seul où nous ne nous fussions revus. Mon habitude était, lorsque aucun engagement ne m'obligeait à sortir, de passer chez moi la soirée et d'y recevoir toujours un cercle, plus ou moins nombreux, d'amis qui avaient pris ainsi l'habitude de se réunir dans mon salon. Ces soirées n'étaient point interrompues pendant les absences de Lorenzo, seulement alors le nombre de ceux qui composaient ce petit cercle était le plus restreint. Stella, comme de raison, n'y manquait jamais : les autres habitués étaient ceux de nos amis qui, même pendant le carnaval, préféraient les réunions intimes au grand monde, aussi bien que quelques-uns des étrangers qui habitaient ou traversaient Naples.

Au premier étage, à droite et à gauche, deux longues terrasses latérales allaient rejoindre une troisième terrasse, plus vaste que les deux autres, qui occupait la largeur entière de la façade de notre maison. Cette terrasse surmontait un portique grec dont les colonnes entouraient une petite cour carrée, de forme pompéienne, sur laquelle donnaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, et (sauf l'atelier de Lorenzo, qui s'y trouvait) toute cette partie de la maison était réservée pour les grandes fêtes, tandis que le premier étage était consacré aux réunions intimes. Nous nous tenions donc habituellement en haut, dans un salon qui donnait sur l'une des deux terrasses latérales, et, à dater du jour dont je parle, Gilbert fit régulièrement partie de la petite coterie qui s'y réunissait chaque soir. Son influence se fit promptement sentir, et il me fut encore une fois permis de dire, comme naguère à Paris, que l'atmosphère se transformait autour de moi, et, encore plus qu'alors, cette transformation me sembla bienfaisante. Cette influence de Gilbert, tous la ressentait plus ou moins, car il possédait le noble don d'élever l'esprit des autres au-dessus de leur niveau ordinaire et de leur communiquer l'intérêt qu'il ressentait pour les choses dont il parlait. Ce n'était point qu'il cherchât à mettre en avant les sujets dont il avait fait une étude spéciale, ni à émettre de ces opinions ou de ces théories qui surprennent d'abord, et fatiguent ensuite si fort l'esprit de ceux à qui on veut les imposer. Tout semblait, au contraire, l'intéresser, tout, hormis ce qui était vil, pervers ou absolument futile. Mais les sujets de cette sorte disparaissaient plutôt qu'ils n'étaient évités à dessein dans une conversation enjouée, naturelle, toujours élevée sans effort, et attrayante pour tous, bien que différente de celle de tout le monde.

On eut bien vite découvert que cet habitué de plus ajoutait singulièrement au charme de nos réunions quotidiennes, et que jamais l'invasion annuelle des étrangers ne nous avait été aussi favorable.